

UNE ENFANCE EN TEMPS DE GUERRE : COURGENT, 1939-1944

Propos extraits d'un texte autobiographique écrit par **Francine Laporte-Weywada**, présentés par Dominique Maisonneuve

Les photos en noir et blanc sont de Jean et Suzanne Chevalier, les parents de Francine.

Le texte de Francine raconte son enfance durant la seconde guerre mondiale et notamment les années passées à Courgent, village situé dans la vallée de la Vaucoeurs, dans l'ouest du département des Yvelines, à 13 km environ au sud-ouest de Mantes-la-Jolie.



Carte postale ancienne : Septeuil – Ses environs – Panorama de Courgent

La route et le clocher de Courgent aux deux poules (1949), huile sur toile - Charles Camoin (1879-1965)

En 1939, Francine a 10 ans. Ses parents, son frère Denis et elle-même partent passer l'été à Courgent et ... y resteront ensuite à cause du début de la guerre. L'hiver 39-40 est glacial. Il n'y a pas de chauffage au 1^{er} étage, dans les chambres, juste un poêle au rez-de-chaussée. Son père est mobilisé à Orléans, sa mère a du mal à nourrir la famille.



La maison en 1938

Francine va au collège Notre-Dame de Mantes sur la place de la Collégiale, pour faire sa 6^{ème}. Elle part seule dans le noir complet, pas très rassurée, à bicyclette vers 7 heures 30 du matin, pour aller au croisement Septeuil-Mantes, où le vieux car Hamayon fait le ramassage scolaire. C'est vraiment un très vieux car brinquebalant et poussif ; lorsqu'il neigeait trop, il fallait descendre et le pousser par derrière ... ! Au retour, avec ses amies, ayant aussi fui Paris, elles reprennent leurs bicyclettes, là où elles les ont

laissées le matin, chez Monsieur Dasbin, jardinier bourru mais brave.

Sa grand-mère maternelle, Marie Tassart, dite Minet, vient rejoindre la famille à Courgent. Le père de Francine est démobilisé, mais réquisitionné pour s'occuper du réseau routier français. Il a droit à une voiture et de l'essence.

Avec des amis, Francine court les bois pour « braconner » et relever les collets posés en cachette par quelques villageois ! Ils rapportent ainsi quelques lapins à manger...

Dans son collège, les alertes deviennent fréquentes. L'aviation allemande bombarde les voies ferrées. Les élèves descendent alors à la cave dans la panique et la bousculade. L'armée allemande progressant, il y a de plus en plus de bombardements sur Mantes, si bien que le collège ferme définitivement en mai. Il fut d'ailleurs entièrement détruit peu de temps après. Il n'est plus resté debout que la Collégiale voisine...

Lorsque la famille de Francine est prévenue de l'arrivée imminente des allemands, elle fuit à Pornichet, à côté de La Baule, accueillie par une tante.

La grand-mère maternelle, Minet, 60 ans, est restée seule à Courgent : elle garde une haine féroce contre les allemands qui ont tué son mari, Jules Tassart, à la bataille de la Marne en septembre 1914. Une seule voisine est restée aussi, dans sa maison près de l'église, et toutes deux se faisaient des signaux pour se dire qu'elles étaient toujours en vie et se prévenir lorsqu'elles devaient aller se ravitailler à Septeuil.

À Pornichet, Francine est très heureuse : la mer, les vacances, les cousins, la plage tous les jours,

sauf quand les bateaux alliés fuyant en Angleterre étaient pilonnés et coulés par les Allemands et qu'alors la mer rejetait les cadavres des noyés. Les Allemands arrivant jusqu'à l'Atlantique, la famille retourne retrouver Minet à Courgent puis rentre à Paris occupé, fin août 1940.

Après le bombardement par les alliés de la Porte de la Chapelle, le 21 avril 1944, son père envoie par prudence la famille à Courgent. De plus, il n'y a plus de lait à Paris pour la petite sœur née en septembre 1943. Minet les accompagne et réussit à planter dans le jardin des pommes de terre, qui seront malheureusement en partie attaquées par les doryphores (petites bêtes gluantes qu'ils doivent enlever tous les matins ...), et du tabac qu'ils font ensuite sécher dans le grenier pour rouler des cigarettes.

La famille est « introduite chez le colonel Irish, patron de la Shell, et profite ainsi de son agréable piscine dans son domaine. Francine se croit dans un territoire intouchable parce que son propriétaire est américain.



De gros avions américains B 39, appelés « Forteresses volantes » par les français, passent très haut au-dessus de Courgent et piquent droit sur Mantes qu'ils inondent de bombes. Ils veulent couper les voies ferroviaires et les ponts. C'est un diabolique feu d'artifice permanent embrasant le ciel, auquel la famille assiste depuis son jardin !

Une fois, Francine est prise avec sa maman dans un de ces effroyables bombardements, dans le train Paris-Mantes. Le train a stoppé avant la

gare de Mantes. Le chef de train est sorti en hurlant : « Fuyez ! Fuyez ! ». En se bousculant, tout le monde est sorti au plus vite des wagons, est grimpé sur le ballast et dans la précipitation a enjambé le mur sous les tirs d'obus. Alors qu'elle courait sur la route, suivie par sa mère, Francine a soudain été enlevée par les bras d'un inconnu qui les a fait entrer toutes les deux dans la cave de sa belle maison, située tout près de la gare et où s'entassait déjà toute sa famille.

Francine repense souvent à cette journée, le souvenir indescriptible de se sentir « happée » et sauvée dans ce moment de panique reste toujours présent pour elle. La maison est toujours là et chaque fois qu'elle passe devant, une réelle émotion l'envahit.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1944, alors que toute la famille dort, Francine est réveillée par un bruit de tonnerre et par le passage, juste au-dessus de sa chambre, d'une énorme boule de feu. Sa mère se jette dans la petite chambre où dormait sa petite sœur Florence et hurle de descendre. Francine se précipite comme les autres et reçoit les plâtras du plafond de l'escalier sur la tête.

Sur la terrasse, le spectacle est terrifiant : il y a un gigantesque incendie à l'endroit actuel du Monuments aux aviateurs, des balles traçantes traversent la vallée et d'autres viennent de la route

de Courgent-Dammartin. Une terrible odeur les entoure, mêlant chairs et végétations brûlées.

La famille se précipite à la cave, en tenues de nuit. Minet oublie qu'il y a des marches et se foule le pied. Francine, de terreur, fait pipi par terre sans s'en rendre compte... Au bout d'un moment interminable, la voix de leur voisin, Monsieur Zoller, retentit (plus tard, ils ont appris qu'il était l'un des chefs de la Résistance). Il leur apprend qu'il y a eu une terrible bataille aérienne juste au-dessus de Montchauvet : un bombardier Lancaster de la Royal Australian Air Force a été attaqué par plusieurs Messerschmitt et touché à mort. Il s'est écrasé à 500 mètres de leur maison. Rassurée par M. Zoller, la famille regagne la maison remplie de gravats, où des fenêtres et des chambranles ont été soufflés, il y a du verre cassé partout et les lits sont couverts d'une poussière pareille à du sable. Mais toute la famille est là !



Le lendemain, elle constate que la route est barrée par un énorme cratère probablement dû au passage du bombardier en flammes et à l'explosion des bombes. La maison est cernée par trois bombes, grosses comme des tonneaux, dont une dans le petit chemin au bout du jardin.

Le bombardier est passé à 150 mètres au-dessus de leur toit et a explosé de leur côté. Les trois-quarts de l'appareil et sept corps sont là, complètement calcinés.

Sur le versant d'en face, on retrouve la queue de l'appareil, avec le mitrailleur mort. La famille va saluer la dépouille, ... mais sans trop d'approcher. Francine a 15 ans, c'est le premier mort qu'elle voit.

Les funérailles des sept aviateurs australiens et de leur officier anglais ont été un énorme défi de toute la population contre les « occupants » :

service religieux dans l'église de Courgent, cercueils portés sur les épaules des hommes de Courgent, montée d'une foule immense de l'église au cimetière, tous les villages voisins étant présents, femmes et enfants portant des bouquets tricolores (bleuets, marguerites, coquelicots) ; un silence total accompagna la mise en terre.



La population a risqué gros. Les Allemands, déjà mal en point depuis le débarquement, ont failli rafler tous les hommes, les ordres étaient donnés... Lors de l'enterrement des sept aviateurs (sans autorisation allemande), une vingtaine de personnes ont été arrêtées puis libérées grâce à l'intervention de Danielle Darrieux, la célèbre star qui possédait maison et piscine à Courgent, auprès des autorités allemandes.

Après la guerre, la famille de l'aviateur anglais est venue se recueillir au cimetière et voir les parents de Francine. Ils ont expliqué que, en réalité, c'est huit fils qu'ils avaient perdus, car l'Australie étant trop loin, les sept aviateurs australiens venaient passer leur permission avec leur fils, chez eux en Angleterre, et des liens d'affection s'étaient noués entre eux tous. C'étaient de très jeunes gens (19 à 24 ans).

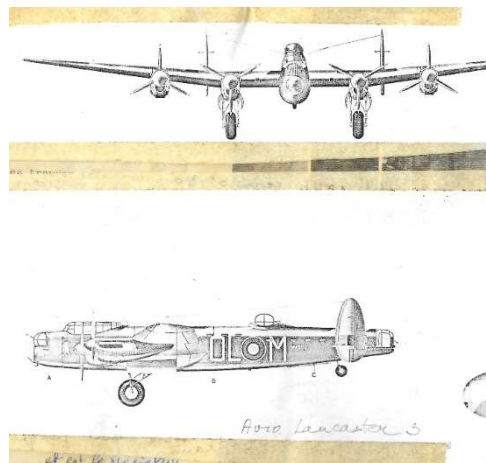
Un matin d'août, la famille apprend l'arrivée des troupes américaines par Dammartin et Montchauvet. Francine, son frère Denis, et leurs parents, partent en prenant le chemin forestier qui longe la Vaucouleurs. Deux obus, probablement allemands, sifflent non loin d'eux... Ils arrivent sur la route de Montchauvet, et aperçoivent la colonne de blindés, les automitrailleuses et la jeep des officiers. L'un des officiers s'adresse à la mère de Francine pour lui demander la direction de Septeuil. Comme elle lui répond dans un anglais parfait (que très peu de français parlaient à l'époque), il la félicite et elle lui explique qu'elle a passé un an à Syracuse University, près de Chicago. Il saute de sa jeep et se précipite pour l'embrasser en lui disant qu'il avait fait toutes ses études dans cette même université ! Installé à Septeuil avec sa division, il viendra dîner à Courgent..

Les Américains, en passant, leur lançaient du chocolat, des bonbons, du chewing-gum (inconnu pour eux) et des paquets de cigarettes. Courgent et les alentours sont libérés !

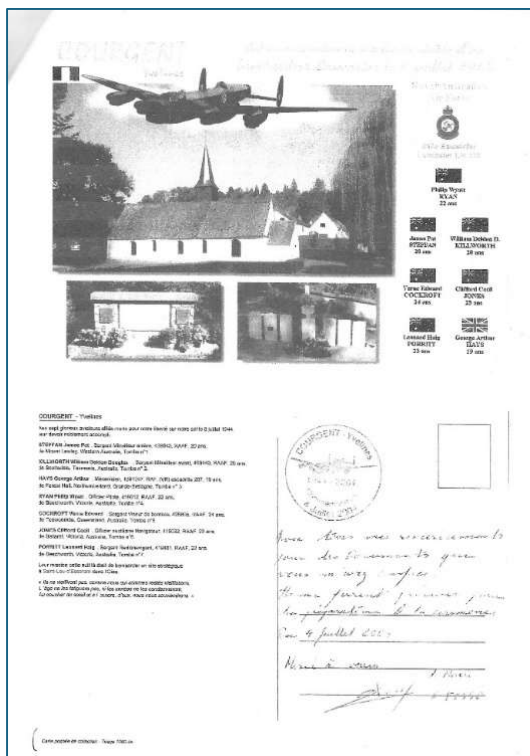
Mais l'horreur de la guerre reste à jamais marquée dans la mémoire de Francine. C'est pourquoi, par exemple, elle n'a jamais supporté

le hurlement des sirènes le premier mercredi de chaque mois.

Des recherches ont été menées : Jean-Charles Dupré a retrouvé les noms des aviateurs, et un spécialiste a fourni des précisions sur l'aviation abattu (Avro Lancaster 3).



En 2004, une commémoration du 60^e anniversaire fut organisée.



(Site wivisites.com)